

## **Interview menée par correspondance au cours de l'année 2016**

### **1. Pourrais-tu revenir sur qui est Charles Premier? Comment a-t-il débuté sa pratique? Qu'est-ce qui l'y a poussé?**

Charles premier, avec un p minuscule, est l'évolution de Charles Ingalls. Je devais imaginer un pseudo pour jouer un live Tekno à l'occasion d'une soirée que j'ai organisée à La Rochelle en 2002. Il fallait faire vite, j'ai pensé à Charles Ingalls qui traduisait bien, par plaisanterie et en clin d'œil à ce fameux 4/4, que je jouais à l'époque de la « coupe du bois-Tek ». La Tekno s'est imposée à moi en février 1989. J'ai été conquis par dédic par cette musique qui m'a accompagné tout au long de ma jeunesse, bercée par l'insouciance et la légèreté d'être. J'ai fréquenté le milieu en dehors des circuits tracés, et au fil du temps celui des free party, de l'intérieur. J'ai joué en tant que Charles Ingalls quelques années, et fait évoluer ce pseudo vers Charles premier en 2006 pour marquer mon virage vers l'art sonore. J'avais besoin de donner libre cours à une autre forme d'expression artistique qui m'habitait. Je voulais m'exprimer différemment, sans règle de construction musicale, sans repère ni référence. Tel que je l'imagine, Charles premier vogue en forêt sur un cheval blanc, l'âme en suspension entre ciel et terre, et communique parfois par l'intermédiaire d'Eugène son premier écuyer. Je trouve intéressant que le « premier » ouvre vers la possibilité d'une suite. Le pseudo, et donc l'artiste que je suis, n'est pas figé par une identité fixe, je peux évoluer vers Charles deux, comme tout artiste qui aimerait s'inscrire dans la lignée. En résumé, Charles Ingalls jouait des live Tekno et est devenu Charles premier lorsque s'est révélé à moi l'univers de l'art sonore.

### **2. Pourrais-tu préciser le terme que tu utilises pour ta pratique, comme "jardinier des sons"? Au-delà de l'imagerie, définit-elle vraiment ta relation au son lors de tes performances?**

Je ne me souviens plus avoir dit de moi que je suis un jardinier des sons. Je pense que la qualification de sculpteur de topiaires sonores est plus juste. Lorsque je compose, j'assemble, j'affine, j'ajuste et cisèle à la virgule sonore près. La sculpture est constituée d'entités sonores qui se sont imposées à moi parce que les circonstances et l'émotion associées à la récolte sonore ont été fortes et intenses. Je décide donc de rendre hommage à ces prises de son qui traduisent avec force et authenticité qui je suis. Je compose une forme de musicalité expérimentale et expérientielle. Bien souvent, au fil de la composition, la sculpture prend le pas sur moi et se révèle plus précisément. J'en deviens alors l'instrument, elle prend vie, me guide et me dirige pour tendre vers ce qu'elle doit être. Par ailleurs, quand je joue en live, je ne suis pas un sculpteur de topiaires sonores. Je suis un artiste sonore en situation de performance qui joue sans filet des instruments que je fabrique. Je traduis un ressenti et un état d'être émotionnel qui se concrétisent par une énergie sonore que je partage. En performance, je goûte au moment présent, livré à moi-même, transparent et relié. J'aime beaucoup le contact avec l'éphémère qui me permet en conscience de saisir au plus proche la sensation de la vie qui passe. Je joue en général du demi-sonne, un instrument que j'ai fabriqué à partir d'un extrait de nature morte, une demi-tranche d'un tronc d'arbre recueillie sur un champ de bataille perdue d'avance. Je lui redonne vie d'une certaine manière. Je suis alors en live un porte-parole et un messenger de la nature. L'homme se déracine et se laisse déraciner pour échapper, malgré lui je l'espère, à ce qu'il aurait pourtant pu voire aimé être. Détruire directement ou indirectement la nature le détruit, sa planète malade le rend malade. Tel est notre message qui se traduit en live par une texture bruitiste-noise, je reste pourtant tempéré car je ne dénonce ni ne condamne.

### **3. Quelle influence a le fait de vivre en Corrèze pour toi, si tu penses même qu'il y en a une, dans ta pratique?**

Je suis arrivé en Corrèze en 2004. J'ai dû la quitter de 2014 à 2016 pour des raisons professionnelles. Je suis ingénieur acousticien, je baigne donc dans le sonore. Je suis revenu ensuite, la nature corrézienne me manquait car je m'étais attaché à elle profondément. Elle m'a permis de me retrouver intérieurement, je m'étais perdu au fil des années, éloigné de ma nature par cette force qui fait naître en soi cet autre, parmi tant d'autres. En côtoyant des espaces forts en authenticité, souvent dans le silence, éloigné des bruits d'origine mécanique et mécanique-humaine, j'ai retrouvé un lien avec ma nature que je cultive très intensément depuis. La nature corrézienne m'offre de vrais moments de tranquillité et d'apaisement propices à des réflexions et à un recueillement qui m'est aujourd'hui fondamental. Je vais souvent (me) retrouver des endroits et moments comme des ami(e)s qui se font toujours un plaisir à m'accueillir. J'y trouve ma place comme je suis en leur sein.

Ils (elles) m'offrent de splendides moments de grâce qui me régénèrent et me composent. Autant je récoltais en la nature pendant un temps de la « matière » sonore pour composer, autant aujourd'hui je vais à la rencontre d'un esprit accessible par une osmose d'écoute, sans forcément enregistrer, pour traduire cette récolte de bien-être en diverses expressions artistiques. Aujourd'hui, je compose aussi avec des mots, non plus exclusivement avec des sons. Le résultat oscille entre la poésie et une recherche de la juste traduction d'un message que j'ai toujours voilé jusque maintenant. Grâce à l'art sonore sans mot, je pouvais en effet tempérer la virulence du propos et contenir une forme de bouillonnement. Quitte à dire, autant l'affirmer plus clairement aujourd'hui par l'écriture. Ce message, en lien avec ce que je disais précédemment, sera toujours confronté à des évidences. Enormément de temps est nécessaire pour échapper aux chemins bien tracés, aux schémas de fonctionnement intérieur bien ancrés et aux mécaniques extérieures bien rodées, et cela ne facilite pas l'éveil et la prise de conscience. Actuellement, je travaille à l'écriture d'un texte intitulé « Le bruit qui sourd » où il est question de l'écoute comme voie et chemin vers soi-même, pour mieux prendre place, dans le respect du milieu qui nous accueille. En parallèle, j'écris aussi au gré d'écoutes dans des situations très particulières que je provoque, entre ciel et terre. Je traduis alors sous la forme d'un récit mon ressenti et mes émotions, à l'affût de poèmes qui peuvent surgir et jaillir. Ce récit expérientiel que j'agrémente de réflexions et de pointes philosophiques nécessitera encore quelque temps de travail. L'écoute, que j'ai développée pour accompagner mon évolution dans l'expression de mon art sonore, m'a permis de prendre conscience in fine que le tout est une magnifique composition désintéressée, reliés que nous sommes, baignant en son sein. Cette écoute symbiotique me procure beaucoup de plaisir mais provoque aussi en moi de la peine, car je suis aussi sensible aux cris de souffrance. Le sonore ne ment pas. Par ailleurs, en réponse aux récoltes de bien-être, je dessine également sur un petit carnet. Ces dessins ont la particularité de traduire ce que j'ai en tête sans penser à un quelconque résultat, ils viennent à moi tels qu'ils sont.

**4. Construire tes instruments propres, souvent à partir d'éléments d'origine végétale, te fait-il envisager la lutherie électronique, que tu utilises aussi, autrement? Par ailleurs comment conçois-tu la coexistence de ces deux origines de sons dans ta pratique, ceux-ci étant généralement opposés au quotidien...**

J'ai tout naturellement utilisé des instruments et des effets numériques pour composer de la Tekno. Lorsque j'ai évolué vers l'art sonore, j'ai continué à explorer et à exploiter ces outils, que j'ai associés à des instruments organiques, comme le demi-sonne. L'ensemble in fine ne forme qu'un. Le demi-sonne sans ses effets numériques ne serait pas le demi-sonne. La base est bien de générer le sonore par le biais d'instruments organiques, pour être dans le respect de ce que signifie pour moi le sonore, c'est-à-dire une énergie de la vie qui passe (et non du temps qui passe). Ainsi en phase, je peux sans complexe le faire cheminer à travers tout effet qui l'étoffe et affine son identité. L'organique et le numérique se complètent à mon sens. J'utilise aussi parfois une boîte à rythme numérique bendée, que j'ai souhaitée suffisamment incontrôlable pour faire naître en elle une part d'organique. Je la joue en usant à la volée de composants électroniques qui, par circuits déportés, rentrent en contact avec les composants principaux. Cela débouche bien souvent sur un comportement sonore imprévisible. Je considère dans ce cas que cette boîte à rythme est en tendance organique, plutôt que purement numérique. Une forme de vie peut se manifester via le numérique pour peu que celui-ci puisse s'émanciper et dépasser ce pour quoi il a été conçu et fabriqué. J'ajoute enfin que Michel, un « tambour de machine à laver » détourné et amélioré dont je suis le virtuose, bénéficie d'une dimension organique tout simplement parce que j'ai choisi de le nommer ainsi. Et je sens bien qu'il n'aurait vraiment pas apprécié que je ne parle pas de lui !

Octobre 2016